Document généré le 25 avr. 2024 13:30

24 images

Fargo

Helen Faradji

Numéro 176, février–avril 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/80971ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Faradji, H. (2016). *Fargo*. *24 images*, (176), 47–47.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dans ***Star Wars: The Force Awakens***, J.J. Abrams joue constamment sur notre mémoire des lieux, des personnages et des objets de la première trilogie de George Lucas, créant ainsi une vaste chambre d'échos ininterrompus. Il n'est pas le premier à user d'une telle stratégie. Petit retour sur deux œuvres qui envoient plus d'un clin d'œil à leurs origines.

Fargo

Comme ceux qui ont fait le chemin inverse (de ***Twin Peaks*** à ***21 Jump Street***), la saison 1 de *Fargo*, série adaptée du film culte des frères Coen, ne pouvait faire l'impasse sur la référentialité. Mais si les clins d'œil y sont assumés (la statue de bûcheron ou la policière enceinte), la série réussit par ailleurs à recycler les traces coeniennes pour prolonger les thèmes et les enjeux du film. Ainsi, la mention qui ouvrait le film (« *This is a true story. The events depicted in this film took place in Minnesota in 1987* ») est actualisée, et accentue l'amusant double sens inventé par les Coen – le fait divers n'avait en effet rien de vrai et la série reprend à son compte cette magnifique idée qu'en terres créatives, la seule vérité qui compte est celle de la fiction. Mieux encore, les attentes ne sont pas que comblées, elles sont déjouées, soit parce que l'on renvoie avec la même ferveur à l'ensemble de l'œuvre des Coen (le plan d'ouverture de ***Blood Simple***, la lettre de chantage anonyme de ***The Man Who Wasn't There***), soit parce que l'on en bonifie l'univers en multipliant personnages secondaires et intrigues, et en déployant celui-ci dans le temps et dans l'espace. Les références ne sont plus alors qu'un

regard en arrière gentiment nostalgique, mais aussi un point d'appui à partir duquel se propulser pour mieux transformer l'héritage. – **Helen Faradji**

Retour vers *Retour vers le futur*

Les réseaux sociaux se sont chargés de nous le rappeler : si l'avenir que dépeint ***Back to the Future Part II*** est désormais chose du passé, les voitures ne volent toujours pas et l'humanité doit encore lacer elle-même ses souliers. Mais bien que le portrait que dresse de l'année 2015 le film de Robert Zemeckis se soit révélé inexact, il n'en demeure pas moins que certaines de ses intuitions étaient plutôt justes, à commencer, bien sûr, par ce triomphe de la franchise qu'il prédisait non sans une petite pointe d'ironie. Attaqué par un immense requin holographique, Marty McFly découvrait ainsi que le film de l'heure était ***Jaws 19***.

Ceci dit, le réel intérêt de ***Back to the Future Part II*** tient plutôt à la manière originale dont il revisite les lieux du premier film, les réinventant constamment sous l'effet d'une série de bouleversements du continuum spatio-temporel. Après avoir visité une version futuriste de la petite ville de Hill Valley, le spectateur revient ainsi dans le présent pour découvrir que celui-ci a été irrémédiablement altéré – la paisible banlieue étant devenue une véritable capitale du vice. Cette séquence entière fonctionne selon un principe de dissonance qui repose sur notre connaissance préalable de ce territoire.

C'est toutefois le dernier acte qui réserve au spectateur le réel coup de génie du film, Doc Brown et Marty retournant en 1955 – soit à l'exact point d'arrivée du voyage dans le temps qui

servait de prémisse au premier ***Back to the Future***. La suite et le film d'origine en viennent alors à coexister à l'intérieur du même plan et ***Back to the Future Part II*** devient, l'instant de quelques scènes, une fiction dont l'enjeu central est d'assurer le bon déroulement du film la précédant. Voilà qui, au passage, permet à Zemeckis de revisiter certains des moments les plus mémorables du film de 1985 – à commencer par cette scène où Michael J. Fox invente le rock'n'roll en jouant *Johnny B. Goode* devant une foule d'abord enthousiaste, puis médusée lorsque son solo de guitare dérape. – **Alexandre Fontaine Rousseau**